

expéditions anglaises se trouvent à opérer dans les mêmes parages, au risque de complications fâcheuses, même de conflits véritables.

A ce propos, il est à remarquer que, dans les dépêches qui parviennent à Londres de l'Ouest-Africain, on représente les Français comme ayant des dispositions agressives et l'on fait remarquer, en même temps, qu'aucune rupture ne s'est encore produite. On voudrait préparer l'opinion à quelque fâcheux incident que l'on ne procéderait pas autrement.

\* \* \*

On annonce de Rome que le général Pelloux, de nom français, d'origine savoisiennne, ministre de la guerre en Italie, va prochainement entreprendre une tournée d'exploration dans les Alpes. A Rome, on attache une grande importance militaire à cette exploration, au cours de laquelle il visitera tous les ouvrages défensifs récemment construits. Déjà le général Ottolomghî, qui commande la division de Turin, accompagné des généraux de brigade Pistoia et Chiala, est allé étudier sur place les environs du mont Cénis et en a fait établir un plan très détaillé, dont l'examen préliminaire a sans doute déterminé le ministre de la guerre à se rendre compte par lui-même du système de défense de cette partie de la frontière.

Si nous rapprochons ces reconnaissances de celles que les officiers du grand état-major de Berlin ont récemment effectuées aux environs de Metz et qu'ils dirigent en ce moment dans les Vosges, aux alentours de Sarrebourg, nous pourrions sans doute y découvrir un indice significatif des entretiens que l'empereur d'Allemagne et le roi d'Italie ont eu certainement durant les grandes manœuvres impériales allemandes. Nous pourrions encore observer qu'ils suivent de fort près les opérations des troupes alpines françaises, auxquelles ont assisté le président de la République et le ministre de la guerre, ainsi que le séjour de M. Faure à Saint-Petersbourg.

Peut-être ces événements n'ont-ils pas été sans influence sur le déplacement du ministre de la guerre d'Italie. Mais ce qui l'a sûrement déterminé et ce qui paraît surtout le justifier, c'est l'incident du fort de Pattacrouse.

Sans entrer ici dans une description géographique détaillée, il importe de bien spécifier la position de ce fort. Lorsque Victor Emmanuel céda librement la Savoie à la France, celle-ci lui laissa la possession de l'hospice-caserne et du lac du mont Cénis. L'Italie dispose ainsi du débouché de la grande route du col dans la vallée du Pô. De part et d'autre, aucun ouvrage fortifié ne protégeait ou n'interdisait alors l'usage de la plus importante des voies de communication entre les deux pays.

Du côté de la France, on n'a rien changé à cette attitude amicale. Les Italiens, en devenant les amis des ennemis de la France, se sont vus dans l'obligation de faire acte d'alliés des Allemands et ont élevé autour de l'hospice-caserne d'abord un grand mur crénelé, puis diverses redoutes et batterie, enfin plusieurs forts, notamment ceux de la Roche, de Varizelle, de Pattacrouse, qui commande plus ou moins bien la route du mont Cénis quand, après avoir franchi la frontière, elle descend le versant italien. Ce versant est, d'ailleurs, complètement entouré et dominé par des crêtes qui sont au pouvoirdes Français.

Au mois de juillet dernier, il advint qu'une batterie alpine française qui faisait ses tirs de guerre sur une des crêtes envoya quelques obus sur les glacis du fort de Pattacrouse, situé à un peu plus de trois kilomètres de distance. Le téléphone du fort en prévint le commandant d'armes de l'hospice caserne, qui, par le même procédé, en avertit le carabinier italien de garde sur la frontière, dont la baraque touche le dernier refuge français; le gendarme français qui s'y tient en faction en fut aussitôt informé et en envoya avis au commandant de la batterie. Deux ou trois jours après, cet officier et le commandant d'armes des forts du mont Cénis avaient, sur la frontière même, une entrevue très courtoise. Le capitaine français d'artillerie rejetait son erreur involontaire sur le brouillard intense, et le colonel italien reconnaissait gracieusement que pareille méprise aurait tout aussi bien pu se produire dans le tir d'une de ses batteries.

L'incident était clos. Quelques jours après, le président de la République, accompagné du ministre de la guerre venait assister aux manœuvres alpines et était salué par deux officiers de la maison militaire du roi d'Italie à Thermignon, non loin de l'endroit d'où la batterie française avait lancé des projectiles sur les approches du fort de Pattacrouse.